

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Regardage **À bon regardeur, salut**

Jacques Folch-Ribas

Volume 29, numéro 3 (171), juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31136ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1987). Regardage : à bon regardeur, salut. *Liberté*, 29(3), 19-22.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

REGARDAGE

JACQUES FOLCH-RIBAS

À bon regardeur, salut

Pour Clamence

Mon cher ami, sachez que j'ai toujours aimé regarder, mais détesté que l'on me regarde. Si vous acceptez de prendre un verre de bière avec moi, je me ferai un plaisir de vous raconter. Non, celle-là n'est pas bonne, je ne la recommande pas: trop douce et trop forte, traîtresse. Prenez plutôt comme moi, c'est une bière très amère, peu maltée, de belle couleur de tabac, elle se laisse boire et vous laisse écouter. Le regard est comme la bière, il y en a de tant de sortes que l'on s'y perd.

Tenez, pour commencer, n'avez-vous pas remarqué que l'action de regarder ne porte pas de nom dans notre belle langue? Une activité si commune serait impossible à nommer? Cela semble incroyable. Oh, il y a bien des termes approchants, contemplation, observation, tant que vous voudrez, mais justement, ils s'approchent et n'entrent pas, ils tournent autour de cet acte simple. Ils se spécialisent. Contemplation, par exemple, c'est très fort, n'est-ce pas? C'est presque religieux. Si vous contemplez longtemps, vous risquez l'extase, la lévitation. Observation? C'est scientifique. Je vois tout de suite le guetteur, et le microscope, ou le télescope, *scopos*, examiner. Ah, vous appréciez le grec, voilà qui me plaît, vous êtes sans doute un homme de goût, bien qu'ignorant celui de la bière. Vous buvez trop vite. Bah, cette taverne est inépuisable, allez donc. Je disais: examiner. Peut-être. C'est le plus près que nous puissions aller, de ce que je veux dire par: regarder. Pas tout à fait là, mais près. Si bien que me voici forcé de créer un néologisme,

le «regardage». Mon vieux professeur de français va se retourner dans sa tombe. C'est pourtant dans sa classe que j'ai pratiqué pour la première fois le regardage. J'avais douze ans, je crois bien, lui quarante, pour le moins. Lorsqu'il répétait quelque chose que je savais déjà, mes oreilles se fermaient comme par enchantement, une sorte de clapet, oui, dont je possède la paire, et qui tombe dans mes vestibules, des herse, si vous préférez, elles se déclenchent sur simple commande de mes yeux. Je regardais Ménard, il s'appelait Ménard, et n'entendais plus rien. Tels sont les pouvoirs du regardage. Les beaux quarts d'heure que je passais, en promenade le long de mon professeur, des souliers au pantalon froissé, du veston de couleur indécise à la cravate mal nouée, du menton gris au crâne dégarni! Charmants souvenirs. Ils me permettaient d'inventer à Ménard des aventures qui l'eussent sans doute bien surpris, car chaque détail que je regardais se traduisait immédiatement en roman d'amour. Que voulez-vous, mon cher ami, j'étais arrivé à l'âge que fascinent les filles. Je ne pensais qu'à elles. Précoce, dites-vous? Vous le pensez vraiment? Allons, soyez honnête, à douze ans commence la quête amoureuse. Les camarades de jeu bien assis loin de vous, livré par l'atmosphère d'une classe studieuse à votre condition de vierge, vous êtes seul. C'est insupportable. J'inventais des femmes à Ménard parce que je m'en cherchais, pour moi.

A la vôtre. Je n'ai fait que continuer. Je suis ce qu'on appelle un bon spectateur. Tout m'est bon pour exercer le regardage. Au bureau, dans la rue, à la maison. Un clin d'œil me suffit, souvent. Si bien que, comme tous les bons regardeurs, je ne vois rien puisque j'imagine.

Un bon regardage se passe de mots. Voilà pourquoi j'aime parler à quelqu'un comme je le fais avec vous aujourd'hui: cela me change, cela me repose. Le grand créateur, lui-même, s'arrêta le septième jour, si l'on en croit les livres très anciens. Comme lui, je cesse de créer pour me livrer à la parole: on nomme cela, aujourd'hui, la communication, ce qui est une sottise, car: comment voudriez-vous communiquer, vous et moi par exemple, sans rien savoir l'un de l'autre? Il y faudrait un siècle, pour le moins. Encore un peu de bière? Comment donc, je vous l'offre, c'est mon jour de repos.

Le regardage, mon ami, c'est très puissant. Essayez de regarder une femme sans rien dire. C'est une expérience de grand enseignement. Je ne la recommande qu'aux intrépides, pourtant, car c'est un tir. Pour peu qu'il soit à longue portée, bien calme et accompagné

d'un sourire, il peut avoir des effets dévastateurs. On est allés se coucher ensemble pour un regard un peu appuyé, deux personnes qui ne se connaissaient pas. C'est dire. Je n'apprécie pas. La réalité, même sous des draps soyeux, ne vaudra jamais l'amante que mon regard invente. C'est comme ce sel, tenez, que notre voisin verse dans son verre: la première fois que je vis cette pratique, je me fis toutes sortes d'idées. Cela devait être bon, la bière devait goûter davantage, je sentais sur mes papilles se disputer les sensations. J'essayai. Quelle erreur. Je sais tout, aujourd'hui, sur la bière salée. Je n'ai plus rien à imaginer. Voulez-vous une confidence? Cela ne vaut pas tripette.

Ils sont si beaux, elles sont si belles, lorsque vous les regardez. Hélas, qu'ils vous parlent, et le charme est détruit. Monsieur, j'hésite à qualifier ce qu'ils disent de bêtise, je m'y résous pourtant, au risque de me faire retourner ainsi le compliment: «Mais qui êtes-vous donc, vous aussi?» Vous voyez bien qu'il vaut mieux se taire, afin que vous me regardiez, à votre tour. Regarder n'est pas connaître, telle est la force du regardage qui consiste à parcourir la surface des choses et celles des êtres sans appuyer, sans jamais vous laisser distraire par ce qu'ils, et elles, essaient de vous dire. Soyez sûr qu'il s'agira de mensonges, de combinaisons et de violences qui vous feront mal — comme cette bière, si vous persistez à l'engloutir ainsi. Je me souviens d'avoir écouté quelqu'un, jadis, et même plusieurs personnes. En ce temps-là, je faisais le réaliste. Ne rien savoir vaut mieux que connaître le vide, croyez-moi. Je me laissai prendre à ce qu'on me dit, je crus que cela était vrai puisque cela existait. Mes amis étaient nombreux et plusieurs femmes m'aimaient. Avouez qu'il y avait de quoi tourner une tête, pas très bien faite mais c'était alors la mienne. Il lui a fallu beaucoup d'années pour changer, la voici aujourd'hui devant vous, elle est désintéressée de la réalité qui n'est toujours qu'un leurre, un sourire cache une grimace, une grimace plusieurs. Je pratique le regardage et m'invente des sourires de pacotille que je distribue au premier venu — vous-même, tenez; cela me rend parfaitement heureux. Parfois, je jubile, les bonnes journées. Aujourd'hui, j'avais envie de parler, c'est un après-midi perdu.

Laissez, je vous ai dit que je vous l'offre. En voulez-vous une autre? Mais si vous désirez me quitter, je vous en prie, ne vous gênez pas. En général, écouter une autre personne est éprouvant. C'est que l'on pense à ce qu'on va répondre, on ne voit rien, on ne regarde pas non plus dans la décontraction. Le réel, monsieur, le

réel: il vous submerge et vous force, le temps vous manque pour inventer ce qui vous sauterait aux yeux durant un véritable regardage. Car le regardeur — autre néologisme — est un artiste. Il dessine et peint, il sculpte et compose. Il est Dieu. Je soupçonne que Yahvé durant six jours n'a pas dit un mot; d'ailleurs à qui aurait-il joué ce mauvais tour, aux anges niais, au tohu et au bohu? Et la moindre parole du Seul, le diable en personne, l'eût troublé sans aucun doute: il aurait mis des serpents aux pommiers. Il regarda ce qu'il avait fait et trouva que cela était bon. Voilà pourquoi j'écris les histoires qui me viennent dans le dedans de la tête, en regardant n'importe qui. Santé.